



[Vous](#) 30/06/2010 à 00h00

«Six ans d'espoir et de tristesse»

En plein débat sur la bioéthique, des couples témoignent dans un livre.

Par **CHARLOTTE ROTMAN**

Ils s'appellent Myriam, Stéphane, Nathalie, Sonia... Ils racontent à la première personne leur parcours d'infertilité. Ménopause précoce, filles distillbène, spermatozoïdes ou ovaires défaillants, absence d'utérus... Ce sont onze histoires brutes, parfois brutales. Elles sont rassemblées par l'association Maia dans un livre de témoignages préfacé par la psychanalyste Geneviève Delaisi de Parseval qui sort en plein débat sur les enjeux de bioéthique, avant la révision de la loi. Sur la couverture, une phrase - *«1 couple sur 6 n'arrive pas à concevoir d'enfant»* - et la photo d'une main, celle d'un *«possible enfant»*. (1)

Ici, ce ne sont pas les experts qui parlent. Chaque parcours est singulier. Inséminations, FIV à répétitions, recours à un don d'ovule, ou de sperme, appel à une mère porteuse à l'étranger, adoption. On suit les *«montagnes russes d'espoir et de désespoir»*. Certains sombrent, d'autres refusent de s'effondrer, comme Matthias : *«Voilà maintenant presque six ans que nous essayons d'avoir un enfant. Six ans de fous espoirs et d'infinie tristesse. Une période qui m'a véritablement cassé. Mais qui n'aura pas réussi à m'anéantir.»* Quelques-uns changent de projet, parfois un bébé fabriqué et un bébé adopté arrivent... Presque subitement.

«Qui peut comprendre cette femme qui part en pleurant lorsqu'une collègue lui annonce sa grossesse ? Qui peut comprendre que non, il n'est pas possible de venir voir le bébé de sa cousine à la maternité ?» écrit Laure Camborieux, présidente de Maia. Mais il est aussi destiné à leur entourage dont la bienveillance est parfois blessante. Peut-être alors pourra-t-on éviter les phrases qui se veulent rassurantes (*«tu verras, ça va marcher»*) ou amicales (*«tu y penses trop»*).

(1) Un possible enfant, témoignages, éditions Télémaque, 2010, 19 euros.

Prescrivez-nous des bébés !

Enquête

Fertilité. Tous les ans, 30 000 couples s'adressent à un centre d'assistance médicale à la procréation. A l'arrivée de plus en plus d'enfants nés avec l'aide de la science.

Par **CHARLOTTE ROTMAN**

Un couple sur sept consulte un médecin au moins une fois pour des difficultés à concevoir. Et un sur dix suit un traitement pour remédier à l'infertilité, en raison d'une faible production de spermatozoïdes, d'anomalies d'ovulation ou de l'appareil reproductif, de maladies génétiques ou de l'âge. Chaque année en France, 30 000 couples s'adressent à un centre d'assistance médicale à la procréation (AMP). Ils sont directement concernés par la révision de la loi de bioéthique, prévue cette année. Au total, en 2008, l'Institut national des études démographiques (Ined) dénombrait 200 000 enfants conçus par fécondation in vitro. Un total appelé à grossir dans les années à venir. *«Les nouvelles méthodes sont souvent vues comme une baguette magique, souligne Françoise Merlet de l'Agence de la biomédecine. Les candidats qui n'arrivent pas à avoir d'enfant pensent que l'assistance médicale à la procréation sera la solution.»*

En 2003, une naissance sur vingt a été obtenue grâce à une technique médicale, constate Elise de La Rochebrochard, chercheuse en épidémiologie de la reproduction humaine à l'Ined. Si l'on considère une classe de maternelle aujourd'hui, un à deux enfants ont donc été conçus grâce à la médecine. Avec un recours plus fréquent à la fécondation in vitro et de meilleurs taux de succès, ces chiffres vont continuer à croître. Et encore, ces données sont incomplètes. L'Agence de la biomédecine, chargée depuis 2004 du recensement de l'activité ne dispose pas (encore) d'informations exhaustives. Elle est en train de mettre sur pied un registre national qui comprendra le profil des couples et sera rempli au jour le jour dans chaque centre.

Évasion. Mais il manquera toujours des informations. Françoise Merlet l'admet elle-même. *«Pour l'AMP classique [insémination, fécondation in vitro, micro-injection, ndlr], il n'y a pas de liste d'attente. Mais un certain nombre de Français se rendent à l'étranger. Notamment parce qu'ils vont chercher ce que la loi interdit ici. On peut parler d'évasion.»* Les femmes célibataires, les couples homosexuels, ceux qui souhaitent avoir recours à la gestation pour autrui sont contraints à l'exil. Mais ce ne sont pas les seuls. *«C'est aussi le cas quand l'offre est insuffisante, par exemple pour le don d'ovocytes», poursuit-elle.* L'an dernier, 500 personnes ont demandé un remboursement pour cette démarche effectuée à l'étranger. *«C'est un indice, mais certaines ne réclament rien, quand elles rentrent.»* On estime que certaines cliniques, particulièrement en Espagne, accueillent des milliers de Françaises chaque année pour un don d'ovule. Une enquête en cours à l'Ined, effectuée en Grèce, montre que les chiffres officiels sont sous-estimés : certaines des candidates interrogées (même des femmes jeunes qui pourraient être plus facilement prises en charge dans l'Hexagone que des quadragénaires) n'avaient même pas déposé de demande en France, découragées à l'avance par la pénurie.

Autre signe de la demande pressante vis-à-vis de la médecine : les couples sont plus impatients qu'avant et se décident plus rapidement à pousser la porte du médecin quand le bébé qu'ils espèrent ne vient pas. Deux études menées en milieu rural, dans la Manche et les Côtes-d'Armor, le montrent. Près de la moitié des couples qui n'avaient pas connu de grossesse ont consulté dès la première année de tentatives infructueuses.

Au cours de leur vie, 14% des femmes entament des démarches médicales dans le cadre d'un bilan d'infécondité. Est-ce trop ? Parmi les générations nées en 1943 ou avant, 20% des femmes seulement déclaraient des problèmes d'infertilité. Dans les générations nées en 1954 et après, cette proportion passe à 40%. *«On s'interroge désormais sur une possible surmédicalisation de l'infertilité : les couples n'auraient-ils pas tendance à être un peu trop impatients et à demander, trop rapidement, une intervention médicale ?»* se demande l'Ined (1).

Sonnette d'alarme. *«Docteur, je n'arrive pas à être enceinte, je veux une fécondation in vitro» ; «Je connais beaucoup de femmes de 45 ans qui ont des enfants» ; «Cette vedette de cinéma, Marcia Cross, vient d'accoucher de jumelles à 44 ans, pourquoi pas moi ?»* Voilà le genre de choses que le professeur François Olivennes, gynécologue obstétricien, spécialiste des traitements de l'infertilité (2) entend pendant ses consultations. Familles recomposées, carrières professionnelles valorisées, parcours médicaux à rallonge, les femmes enfantent de plus en plus tard. Trop tard, selon ce spécialiste qui a décidé de tirer la sonnette d'alarme dans un livre intitulé *N'attendez pas trop longtemps pour avoir un enfant*. Il y a aujourd'hui près de 30 000 naissances (médicalement assistées ou non) chez les femmes de plus de 40 ans, soit 4 fois plus qu'en 1980. Dernières en date, Monica Bellucci (45 ans), Céline Dion (42 ans), ou encore Laurence Ferrari (43 ans). *«Les exploits médicaux de certains confrères, et surtout leur médiatisation, favorisent l'amalgame et la méprise s'installe»*, pense François Olivennes. De nos jours, dans un centre de fertilité, 30% des patientes ont plus de 38 ans.

Quand les couples ne parviennent pas à faire un bébé *«sous la couette»*, l'attente du médical est très forte. *«Il y a un tabou sur le mot stérilité, surtout masculine, note d'ailleurs Monique Jaoul, psychologue et psychanalyste, rattachée à l'unité d'AMP à l'hôpital de Poissy-Saint-Germain (Yvelines). Comme s'il n'y avait plus d'espoir, alors on apprend à dire infertilité.»* Quand elle reçoit des hommes et femmes, elle constate leur foi inébranlable en la médecine. *«L'idéalisation du monde médical peut servir à cacher des blessures profondes. Cela leur sert de défense.»*

Car la fabrication d'un bébé ne relève évidemment pas uniquement des manipulations dans un tube en laboratoire. *«Les couples n'entendent pas forcément les rappels à la réalité»*, remarque-t-elle encore. Certains oublient que les taux de succès, autour de 20 à 25 %, sont en deçà de ceux qu'ils avaient espérés. *«C'est aussi que le parcours est difficile et qu'ils ont besoin d'y croire»*, nuance Elise de La Rochebrochard. Qui relève que les femmes professionnellement actives, au niveau socio-économique plus élevé, abandonnent plus souvent ou plus vite que les autres, en cas d'échec. *«La pression sociale pour être mère est moins impérieuse pour elles. Et elles se réorientent plus facilement vers l'adoption par exemple.»*

(1) De la pilule au bébé-éprouvette, sous la direction d'Elise de La Rochebrochard, Les cahiers de l'Ined, 264 pp., 25 euros.

(2) N'attendez pas trop longtemps pour avoir un enfant, de François Olivennes, éd. Odile Jacob, 288 pp., 23 euros.